

DOUNOVETZ

Odyssée Odessa



alias

CHEFDEVILLE

le dilettante
Extrait de la publication

Odysée Odessa

DU MÊME AUTEUR

Je me voyais déjà... (sous le nom de Chefdeville),
Le Dilettante, 2012

L'Atelier d'écriture (sous le nom de Chefdeville),
Le Dilettante, 2009

Moviola, Le Dilettante, 1994

Serge Dounovetz

Odysée Odessa

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Photo de couverture: © Louis Monier
Merci à Natalie Beunat pour son indéfectible soutien.

Odysée Odessa a paru pour la première fois au Fleuve Noir en 1999.

© le dilettante, 2012
ISBN 978-2-84263-714-9

À mon frangin Gérard Rampant et sa clef de 13.

– Personne ne bouge! C’est un hold-up! Levez les bras! Plus haut! On bouge plus, j’ai dit! C’est pas le carnaval! C’est un casse! On va pas être longs! Si vous vous tenez peinars, tout se passera bien! On bouge pas, bordel! Je le répéterai pas! Le premier qui fait le con, je l’arrose! Toi, le beauf à moustaches! Plus haut, les bras! Et t’avise pas de faire le mariole! Ma Joséphine, c’est l’instrument du diable, le prolongement du doigt de Judas! Les pruneaux qu’elle envoie sont fourrés à la douleur, ce sont les baisers de la mort! Tu veux les goûter, guignol?! Tu veux que je truffe ton gros bide de merde avec des balles fondues dans les forges de l’enfer? Non? Alors lève les bras plus haut, connard! Maintenant, tout le monde à terre! Allez, grouillez-vous! Tout le monde à plat ventre! Toi aussi, la pisseuse! Plus vite! Allongez-vous, bande de limaces! Les mains à plat sur le sol! Si je vois un seul poil de cul bouger, un seul, parole! je fais un carnage! Toi,

derrière, remplis les sacs ! Et fais fermer sa gueule à cette truie rayée ! Elle me stresse ! Et quand je stresse, j'ai envie de flinguer !

La cité était calme, calme et blanche. Du moins, elle semblait calme. Si le gros poste de télévision Thomson avec ses couleurs baveuses et le son pourri de son haut-parleur monophonique avait gueulé moins fort, on aurait pu véritablement juger ! Mais le potard, qui modulait le volume, était naze depuis le jour de la livraison du poste, et personne, depuis, ne s'était soucié de faire jouer la garantie.

Blanche, la cité était blanche depuis ses origines. Les façades de chacun des bâtiments, ainsi que l'unique tour de dix étages, avaient la couleur de la craie. C'est pourquoi, ici, tout le monde l'appelait la Cité blanche. Cela datait de l'époque où ce bled faisait encore partie du département de « la Seine » et où les plaques minéralogiques des quatre chevaux Renault et des Simca Versailles se terminaient par un 75 ; une époque où les femmes se retrouvaient avec leurs chiards, dans des caves aménagées en Lavomatique, où les maraîchers cultivaient leurs parcelles, sous les fenêtres de la cité, et où il y avait encore une ferme, près de la nationale, avec des vaches, des vraies vaches, où l'on allait chercher son lait dans des bidons de deux litres.

Aujourd'hui, la cité est beaucoup moins blanche, le ton unitaire est plus cassé, plus gris, et tout le monde maintenant l'appelle par son vrai blaze : la cité des Fleurs. Les choses restent et se dégradent, seuls les noms changent, les noms des cités, les noms sur les boîtes aux

lettres, les noms de ceux qui sont partis, les noms des filles qu'on a aimées... Autrefois, à la nuit tombée, les boîtes à images s'allumaient sur l'unique programme en noir et blanc, diffusant par les croisées d'étranges lueurs bleues qui rappelaient l'hiver. Autrefois, les télécommandes n'existaient pas, et quand bien même! Il y avait longtemps, déjà, que Kléber avait zappé!

– Compte tes abattis monde pourri, j'ai la rancœur qui dort!

Kléber venait de saisir dans la poche de sa veste anthracite son Manurhin et visait calmement le poste de télévision. Il colla trois bastos, plein cadre, dans le Thomson; la première pour couper le son et l'image, la deuxième pour Le Pen, la troisième parce que c'était la fin du carnaval. Les coups de feu claquèrent dans un barouf de tous les diables. La porte de communication entre le salon et la cuisine s'ouvrit à toute volée. Eva s'arrêta net, prostrée. Son regard allait du poste bousillé au flingue de son amant que ce dernier tenait au bout de ses doigts sales. Il sembla à Eva que le pistolet automatique fumait encore, mais c'était la cigarette de Kléber qui se consumait dans son autre main. Elle regardait trop la télévision...

– Kléber! Merde! Tu m'avais promis! En plus, c'est toi qui l'as allumée!

Le TV Killer dévisagea la blonde qui ressemblait à Kim Novak et se leva du fauteuil club dans lequel il était vautré. De taille moyenne, brun, la quarantaine, solide, il avait le regard gris-bleu, une bonne gueule. Il s'approcha de la porte-fenêtre tout en remisant son arme sous

sa veste et écarta le rideau. En face, de l'autre côté de la rue, se dressait un énorme bloc, une barre de dix étages plus longue qu'un train de marchandises. Ce monolithe hideux appartenait à sa mémoire, mais il n'appartenait pas à la cité des Fleurs, bien qu'il ait été construit sensiblement à la même époque. Son concepteur l'avait chié un matin et le temps avait fait le reste. C'était la pièce maîtresse d'une cité voisine qui étalait ses étrons plus au nord. Ici, du côté des Fleurs, il y avait un square pelé avec ses quatre bancs en béton armé et son bac à sable, juste avant la rue qui marquait la frontière entre les dortoirs et le quart-monde. Kléber se détacha de cette vision crépusculaire et se pencha sur le magnétoscope. Il éjecta une cassette, puis il se tourna vers Eva et la lui tendit.

– Faut planquer ça, Bijou.

Eva posa négligemment l'objet sur la commode, et déboutonna son gilet bleu pastel qu'elle jeta sur le canapé. Elle se tenait au milieu de la pièce en soutien-gorge noir. Elle dégrafa sa jupe, la fit glisser jusqu'au sol et l'enjamba. Sa culotte était assortie à son soutif. Un sacré morceau. Avec ses escarpins, elle était plus grande que Kléber. Elle le toisa, les jambes écartées et les poings sur les hanches. Le TV Killer la contourna.

– Tu pars pas maintenant? J'ai fait une quiche!

Kléber la regarda sans la voir. Il avait vraiment pas le cœur à ça. Il prit son feutre sur la patère, un « Castor Hudson Mossant », marron foncé, qu'il posa sur sa tête, un peu en arrière, et ouvrit la porte d'entrée. Il se retourna :

– Fais gaffe à toi, Bijou.

La porte blindée se referma sur lui avec un bruit métallique. L'ID 19, couleur abricot, était garée juste en bas, devant l'immeuble. Kléber ne fit pas chauffer le moteur, un truc qu'il recommandait pourtant à tous ses clients. La Citroën remonta l'allée des Orchidées, vers le stade Léo-Lagrange, et quitta la cité des Fleurs, à Bondy, pour emprunter la nationale 3, en direction de la porte de Pantin. Il faisait nuit. C'était l'automne. La circulation était fluide. Kléber roulait doucement, le chauffage à fond. Une sorte de torpeur l'engourdissait. Il enfonça l'allume-cigares et grilla une Gitane filtre pour se réveiller. Peu avant le croisement de Noisy-le-Sec, il lut machinalement les inscriptions sur le long mur en crépi noir qui bordait la nationale :

LA FRANCE AUX FRANÇAIS PIERRE SIDOS – L'ŒUVRE FRANÇAISE

Les lettres, ainsi que les croix celtiques, mesuraient plus d'un mètre de haut. Elles avaient été peintes au rouleau et à la peinture blanche. Kléber les avait toujours connues. Elles dataient des années cinquante ou un peu plus tard, enfin dans ces eaux-là. D'ailleurs, jusqu'à l'âge de dix ans, il n'avait jamais compris le sens de la phrase « La France aux Français ». Bien sûr que la France était aux Français, elle était pas aux Américains qu'il sache. Pourquoi des cons se sentaient-ils obligés de rappeler un truc aussi évident sur les murs?... Il se remémora les bourres qu'il se tapait avec ses potes, vingt-cinq ans plus tôt, sur sa Flandria, sur cette même route, mais l'évocation de ces souvenirs ne lui apporta

aucun plaisir. Il obliqua avant l'église de Pantin vers le Pré-Saint-Gervais, traversa la petite agglomération et s'engouffra dans une rue composée principalement de pavillons et d'immeubles qui n'excédaient pas deux étages. L'ID 19 grimpa à cheval sur un trottoir, devant un garage. Sur la façade, une enseigne, peinte dans un style rétro, indiquait : « Établissement Kléber – Réparations toutes marques entre 1950 et 1970. »

Le TV Killer coupa le contact de la Citroën et claqua la portière. Il leva le nez vers l'enseigne et secoua la tête. Ça lui faisait mal au ventre, mais il en était conscient, s'il voulait continuer, il allait devoir repousser la limite d'âge des modèles, jusqu'à 1975. Il avait senti le vent tourner, depuis un moment déjà. Les Combi Volkswagen et les Coccinelle revenaient en force. Les coupés 504 et les Fiat 500 ressortaient, ainsi que les deuches et les Mini Austin, bien que ces deux-là n'aient jamais vraiment quitté le pavé. Et puis il était clair que les dernières bagnoles qui ressemblaient encore à quelque chose, dans l'Hexagone, dataient du début des années soixante-dix. Enfin, il verrait. Pour lui, c'était plutôt un choix esthétique. Il n'avait jamais eu besoin du garage pour vivre, mais il adorait la mécanique, et son business restait quand même la meilleure des couvertures.

Le bâtiment comportait un étage. L'aile gauche avait été aménagée pour l'habitat, tandis que le reste, plus des deux tiers de la surface, était consacré au garage, avec un grand atelier caché derrière un portail en bois à la peinture écaillée.

Kléber sortit une clef de son gilet en cuir et fit jouer la serrure de la porte d'entrée, encadrée par deux

fenêtres vermoulues aux rideaux douteux. Il accrocha sa veste et son feutre au perroquet, dans l'entrée, récupéra le Manurhin, actionna l'interrupteur en porcelaine et entra dans le salon. Il posa l'automatique sur la table, à côté de deux assiettes sales et d'une bouteille de sidi-brahim entamée. Puis il se dirigea vers le juke-box, un antique Wurlitzer 1957. Il l'alluma et programma la machine. Le bras mécanique saisit le quarante-cinq tours et le déposa sur le plateau : *Can the Can*. Le son des tambours, frappés à deux mains, monta dans la cagna. Un long frisson parcourut le dos de Kléber. Un troupeau de buffles déboula en intro, collé au fion par la ligne de basse de Suzy – plus rock'n'roll que cette ligne de basse, on n'avait jamais fait –, et enfin, sa voix unique ponctuée d'un riff de gratte saignant, Miss Quatro dans toute sa rage!

Le TV Killer se mit à se dandiner en gueulant sur les refrains :

– *Can the Can! Can the Can!*

C'était tout ce qu'il savait répéter. Il entravait que dalle en anglais. Il ne savait même pas ce que voulait dire *Can the Can* et il s'en foutait royal, mais ce qu'il savait, c'est que ce genre de zique l'avait toujours collé au plafond. À la fin de la galette, il se laissa tomber sur la banquette en moleskine rouge. En face de lui, sur une table basse en bambou, un énorme poste de télévision était allumé. L'image était trouble. Dans l'eau verte, deux piranhas et une murène des sables esquissaient un ballet macabre. Kléber qui était un fameux bricoleur avait transformé le vieux Continental Edison en aquarium.

Youri enclencha la cassette, le son à fond les ballons. Shakin' Street, une tribu qui datait de l'âge de pierre, un cadeau du vieux. Youri se tapait le coquillard de ce genre de musique rétro mais il aimait sincèrement le vieux et c'était une façon de se rapprocher de lui. Il regarda la boîte vide. La gonzesse, moulée cuir, sur la pochette, était sexe. Une Française, avait dit Kléber. Normal. Youri se coinça entre les dents un khrouchtchev, estampillé faucille et marteau, un acide venu de l'Est, interdit dans les raves, un truc méchant qui scotche plus rapide que son ombre. Mais Youri ne vivait que pour la défonce, toutes les défonces, alors ça ou autre chose... Il chopa la bouteille de gin, posée à la place du passager, but plusieurs gorgées pour faire passer la pilule, et appuya sévère sur l'accélérateur, lançant le cabriolet sur le boulevard Poissonnière.

L'Abarth Spider, un cadeau du vieux, glissait sur l'asphalte mouillé, comme une torpille. Calée sur la file

de gauche, pleins phares, elle traçait, contraignant les autres véhicules à se déporter sur la droite. Les cheveux dans le vent, Youri se marrait. Vivre vite, un peu, passionnément. Il avait la bouche sèche. Le gin lui brûla l'œsophage. Il détestait ce breuvage mais il n'avait que ça, et puis cet enflé qui ne voulait pas se pousser. Il se colla contre le pare-chocs de la caisse qui le avançait, et poussa les gaz. Le Spider se cabra. Le type fit un écart en klaxonnant. Il était furax. Il baissa sa vitre et lança à Youri tous les noms d'oiseaux qu'il connaissait. Ce dernier, hilare, tourna négligemment la tête et, narquois, le regarda de ses yeux explosés. Avec la musique et le bruit du moteur, Youri n'entendait pas ce que le gros lui disait. Il avait bien une idée de la nature des invectives, mais sa connaissance personnelle des animaux appartenant à la classe des vertébrés tétrapodes à sang chaud et au corps recouvert de plumes était assez étendue. Et à n'en pas douter, ce gros sac n'allait pas enrichir d'un iota son vocabulaire. Il se contenta de mouiller son majeur et de le lever vers le ciel en articulant :

– Monte là-dessus et tourne !

Et puis, tel Flash Gordon dans sa fusée rouge, il partit droit devant emmerder le suivant. Le suivant était une suivante, une petite blonde dans une petite voiture. La Mini Austin ne manifesta aucune résistance et se rabattit sur la droite avec courtoisie. Youri regarda la poupée. Elle était à son goût. Toutes les poupées étaient au goût de Youri, surtout les Barbie. Il calqua son allure sur celle de la minette, baissa le son de la radiocassette et se rapprocha de l'Austin. L'Abarth Spider était aussi basse de caisse que le tape-cul de la décolorée. Les deux

CE 298^e TITRE DU DILETTANTE A ETE ACHEVE
D'IMPRIMER A 2222 EXEMPLAIRES LE 4 JANVIER 2012
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH A MAYENNE (MAYENNE).

